

RAYMOND LULLE ET L'UTOPIE*

L'idée selon laquelle Raymond Lulle fut un utopiste - dans le sens où sa vie et ses oeuvres constituent une évasion de la réalité - n'est pas neuve. Un certain nombre de ses contemporains l'ont considéré comme un personnage d'une extrême fantaisie. On peut citer un théologien bien connu, Augustinus Triumphus, qui, vers 1310, a dit de Lulle qu'il était si confiant en sa propre intelligence qu'il affirmait pouvoir prouver n'importe quoi. Selon Augustinus, Lulle avait promis à plusieurs rois de leur fournir une preuve irréfutable de la doctrine de l'Incarnation et des autres articles de la foi. Lulle était "*mobilis et fluctuans in statu, nunc uxoratus, nunc continens, nunc secularis, nunc religiosus, nunc ultra mare, nunc citra, nunc mundum spernens, nunc apparens*". Les révélations que Lulle prétendait avoir de Dieu étaient plutôt du Diable¹.

Lulle lui-même savait très bien qu'il était souvent regardé ou comme un fantaisiste ou simplement comme un fou. Dans ses oeuvres, nous le verrons, il emploie souvent le personnage du "foll", plus sage que les hommes du monde. Vers la fin de sa vie, il écrivit son *Liber Phantasticus sive Disputatio Raymundi et clerici*, un bref traité rédigé pour les participants au Concile de Vienne en 1311. L'archidiacre (le *clericus* du traité), un homme qui a très bien réussi, dialogue avec Lulle. Quand il entend les plans lulliens pour les missions,

* La primera versión de este trabajo fue presentada al "Colloque sur l'Utopie au moyen âge", célébrado bajo los auspicios del "Institut d'Etudes médiévales de l'Université de Montréal" en abril de 1979. Me refiero varias veces a otras contribuciones al Coloquio.

1. Augustinus TRIUMPHUS, *Tractatus contra divinatores et sompniatores*, 6, éd. R. SCHOLZ, *Unbekannte kirchenpolitische Streitschriften aus der Zeit Ludwigs des Bayern (1327-1354)*, II (Rome, 1914), pp. 481-490. Voir mon *Ramon Lull and Lullism in fourteenth-century France* (Oxford, 1971), p. 56 n. 28.

les croisades, la réforme de l'Eglise, il s'écrit: "*Credebam, Raymunde, te phantasticum esse: modo vero per verba (tua) cognosco te non modo phantasticum sed esse phantasticissimum*"². Beaucoup d'écrivains postérieurs ont été d'accord avec l'archidiacre. On a souvent représenté Lulle comme étant détaché du contexte historique où il devait vivre, comme un rêveur qui proposait des idéaux impossibles et archaïques. On pourrait ainsi le rejeter comme... utopiste — dans le sens que j'ai déjà cité — et se dispenser de lire ses multiples écrits. Je crois que c'est une explication trop facile de l'homme et de l'oeuvre.

Je pense qu'on peut démontrer que Lulle était parfaitement capable de comprendre les réalités du monde où il vivait. Si, à l'encontre des théoriciens plus "sécularisés", tel Pierre Dubois, il donne à la papauté le contrôle des croisades qu'il proposait, il savait très bien qu'une croisade était impossible sans la coopération des princes chrétiens. Il était très réaliste dans le choix qu'il faisait de ses patrons séculiers. Il ne s'est jamais adressé aux empereurs ni aux prétendants à l'empire allemand. C'était aux républiques maritimes italiennes, et, surtout aux rois de France et d'Aragon qu'il avait recours. L'aide de ces puissances était indispensable pour une croisade et pour la conversion de l'Islam. L'attention de Lulle oscillait entre la France et l'Aragon. Malgré ses origines catalanes, c'est néanmoins la France qui retenait ses préférences les plus profondes³.

M. le professeur Allard, dans le résumé de sa communication au colloque, dit que l'utopie de la *Monarchie* de Dante est essentiellement critique. On peut dire la même chose de celle de Raymond Lulle mais avec une différence: Lulle n'envisage pas la construction d'une Europe unifiée autour de l'empire. Dans *Blanquerna* il voit le pape comme un arbitre universel; plus tard, dans ses oeuvres et dans ses actions politiques d'après 1300, il change de direction et se tourne vers les monarchies, surtout vers la France.

Les relations entre Lulle et la cour de France n'écartaient pas des contacts avec les souverains de la Maison d'Aragon. Quoiqu'il ne perdît jamais de vue les fins qu'il se proposait, Lulle savait très bien varier les moyens qu'il employait. En 1305 il présenta à Jacques II d'Aragon son oeuvre la plus considérable sur la croisade et il la fit ainsi parvenir au nouveau pape Clément V. Jusqu'à sa mort, Lulle est resté en contact avec Jacques II⁴.

Mais les relations de Lulle avec la France sont peut-être plus importantes. De 1309 à 1311 Lulle appuya les prétentions françaises quant à l'empire byzantin. Plus suprenant, il appuya aussi la suppression des templiers — et en cela il n'était pas précisément d'accord avec tous les meilleurs penseurs de l'époque. Dans la série des traités dédiés par Lulle à Philippe le Bel (en 1309-1311, à Paris), il a reconnu d'une façon très claire non seulement la prééminence de

2. *Liber Phantasticus*, I (Paris, 1499), fol. 81r-v, dans *Ramon Lull...*, p. 57.

3. *Ramon Lull...*, pp. 58-60.

4. Je me réfère au *Liber de fine*. Voir *Ramon Lull...*, p. 64-67.

la France en Occident, mais aussi le droit du roi à intervenir dans les affaires ecclésiastiques comme "*Doctor fidei christianae*"⁵. Il a invoqué ainsi l'assistance de Philippe contre l'averroïsme à l'Université de Paris. Il voulait non seulement que Philippe, en accord avec la papauté, établisse des collèges pour l'enseignement des langues orientales, mais qu'il fusionne les Ordres Militaires existants en un seul Ordre, "*quia rex est defensor fidei*"⁶. Si Lulle touchait ainsi à des questions brûlantes, il faut reconnaître que ses opinions tenaient compte — d'une façon très rapide et immédiate — du changement considérable dans la Chrétienté symbolisé par la *translatio* de la papauté de Rome à Avignon. Ce réalisme a porté ses fruits. Lulle reçoit un document de Philippe le Bel, disant qu'il (Lulle) est "*vir bonus, justus et catholicus*", une attestation très utile si l'on considère les critiques formulées contre Lulle par un théologien aussi influent qu'Augustinus Triumphus à la Curie⁷. Il est aussi très probable que l'influence française fut à la source du canon XI du Concile de Vienne, canon qui établit des chaires dans cinq centres pour l'enseignement des langues orientales aux futurs missionnaires. C'était la réalisation de l'une des demandes les plus constantes de Lulle⁸.

Lulle a connu beaucoup plus de déceptions que de réussites. Si l'on pense à ses visites prolongées à la Curie sous cinq pontifes, à ses appels aux chapitres généraux des Franciscains et des Dominicains, à une succession de rois et de républiques, le résultat a été relativement maigre. Tout ce qu'on peut citer, c'est la fondation d'un collège pour les missionnaires à Majorque (une fondation qui n'a pas duré), la permission personnelle de prêcher dans les synagogues et dans les mosquées de la Couronne d'Aragon, et son influence sur le canon XI de Vienne, un décret très partiellement mis en oeuvre. Le voeu de Philippe le Bel à Vienne de prendre lui-même la tête d'une grande croisade, telle que Lulle l'avait rêvée, n'a pas été réalisé non plus.

Si nous regardons les oeuvres de Lulle, nous verrons que Lulle lui-même était parfaitement conscient de son manque de succès. Cela se voit non seulement dans son poème autobiographique *Desconort* (probablement de 1305) mais dans *Blanquerna* (de 1296 au plus tard) où Lulle écrit: "Beaucoup de gens tiennent des possessions de la sainte Eglise. Mais qui exalterait l'Eglise face au dés-honneur, à l'erreur et à l'infidélité?"⁹. En 1295, dans son *Arbre de Sciencia*, il s'écrit: "Pendant plus de trente ans, j'ai travaillé en vain. Mes livres sont peu appréciés. Les hommes me considèrent comme un idiot (fat)". Mais il était

5. LULLE, *Reprobatio aliquorum errorum Averrois* (Paris, juillet, 1310), cité dans *Ramon Lull...*, p. 114 n. 282.

6. LULLE, *Liber natalis pueri parvuli Iesu Christi* (Paris, janvier, 1311), cité *Ibid.*, p. 115.

7. Le document est daté du 2 août 1310. Pour les détails voir *Ramon Lull...*, pp. 118 sv.

8. *Ramon Lull...*, p. 128.

9. *Blanquerna*, 48, dans *Ramon Lull, Obres essencials*, I (Barcelona, 1957), p. 179.

convaincu que si les hommes voulaient lire ses oeuvres et ne pas passer dessus "comme un chat sur les cendres, par (mes) livres l'homme pourrait redresser le monde"¹⁰.

En 1314, en Sicile, deux ans après la fin du Concile de Vienne, Lulle décida de ne pas renouveler la tournée de visites qu'il avait si souvent effectuées aux cours des rois et des papes. Il voyait très bien qu'il avait gagné très peu avec tout cela et "plusieurs fois", dit-il dans le *Liber de civitate mundi*, "on s'était moqué de lui, on l'avait frappé et traité de *phantasticus*". Mais il ne désespérait pas. Il retourna en Afrique du Nord une troisième fois pour voir s'il ne pourrait "gagner les Sarrasins à la foi catholique"¹¹. Son choix de Tunis, n'était pas aussi extravagant qu'il pouvait paraître. Vingt et un ans auparavant, en 1293, Lulle avait bien été expulsé de la cité, mais maintenant Tunis avait un prince qui dépendait en partie des auxiliaires catalans et qui faisait à Jacques II d'Aragon des promesses de se convertir. Lulle disposait en plus de lettres de recommandation de Jacques II quant il a passé de Sicile à Tunis, ce qui a probablement été son dernier voyage; il avait environ 84 ans¹².

J'ai cité quelques aspects de la vie de Lulle. Sans une connaissance suffisante de sa vie, ses oeuvres demeurent inintelligibles. Tout à fait à l'opposé d'un grand scolastique qui progresse à travers des épreuves et des aventures intellectuelles, mais dans un cadre sûr et sans grands changements, Lulle a été qualifié à juste titre de "philosophe de l'action"¹³. Sa philosophie s'est élaborée à la frontière de la Chrétienté et de l'Islam. Tous ses livres sont plus ou moins autobiographiques. Dans un ouvrage qui paraît impersonnel, le *Libre dels mil proverbis* de 1302, il écrit: "Vous ne pouvez pas donner satisfaction pour le temps que vous avez perdu"¹⁴. Il est difficile de ne pas penser aux années que Lulle a passé comme jeune courtisan (et pas si jeune) dans l'extravagance. Seule sa conversion dramatique à la vie religieuse à l'âge de 30 ans l'a arraché, comme il le dit dans le *Libre de Contemplació*, "au péché pour l'oeuvre de pénitence".

La *Vita* anonyme contemporaine, écrite à Paris en 1311, et inspirée par les souvenirs de Lulle lui-même, le montre déterminé dès le début de sa conversion à travailler à celle des musulmans, à écrire un livre pour effectuer cette conversion, et (ici on voit le réalisme qui accompagnait toujours ses plans), puisqu'il ne pouvait rien faire seul, à aller voir le pape et les rois chrétiens pour

10. *Arbre de ciència*, Pròleg (*Obres essencials*, I, p. 555); *Desconort*, 22 (*ibid.*, p. 1314).

11. *Liber de civitate mundi* (Messina, mai 1314), cité dans *Ramon Lull...*, p. 133.

12. Selon la version traditionnelle, Lulle aurait été martyrisé à Bougie en août (?) 1315. La date est impossible parce que nous avons des livres de lui datés de Tunis en décembre 1315. La légende du martyr provient probablement d'une confusion avec la lapidation que Lulle a effectivement subie à Bougie en 1307. Lulle est probablement mort dans la cité de Majorque (Palma) en 1316. Voir *Ramon Lull...*, pp. 133 sv.

13. A. LLINARÈS, *Raymond Lulle, philosophe de l'action* (Grenoble, 1963).

14. LULLE, *Libre dels mil proverbis*, c. 24 (*Obres essencials*, I, p. 1259).

les supplier de fonder des monastères où les futurs missionnaires pourraient apprendre l'arabe et les autres langues orientales¹⁵.

Lulle était parfaitement conscient de son manque total de préparation adéquate pour les vastes tâches qu'il avait entreprises. Il était disposé à prendre le temps qu'il fallait (neuf ans d'études), alors qu'il avait déjà plus de 30 ans, âge déjà avancé pour le XIII^e siècle, pour bien apprendre l'arabe et aussi pour étudier la philosophie et la théologie chrétiennes. Les longues années de préparation ont amené la production d'une succession presque interminable de livres (quelques 240 subsistent encore en latin ou en catalan). Je voudrais parler ici surtout d'un de ces ouvrages, *Blanquerna*, écrit entre 1280 et 1296 en catalan et traduit (comme au moins cinq autres ouvrages de Lulle) en français, probablement durant la vie de l'auteur. Mais, s'il est impossible de comprendre les oeuvres de Lulle sans prendre connaissance de sa vie, il est également dangereux d'étudier ses oeuvres en les isolant du schéma apologétique général, présent dans les multiples versions de son *Art* (depuis environ 1274).

On a démontré que l'*Art* de Lulle incorpore la vision du monde qui était celle de la plupart des hommes instruits de son époque. Partant d'une combinaison des quatre éléments que les croyants de toutes les grandes religions admettaient comme "scientifiquement" valable, Lulle pouvait remonter l'échelle de la création et arriver aux Attributs Divins qui influencent l'homme à travers les éléments. Il pouvait aussi commencer par les Attributs eux-mêmes. L'emploi des Attributs comme base de son système philosophique est très important. Une semblable doctrine des Attributs était soutenue par les musulmans et les juifs. Les éléments et les Attributs Divins jouent un rôle plus important dans l'apologétique lullienne que la logique algébrique et les figures circulaires qui sont seulement des moyens pour faciliter l'intelligence des idées lulliennes et qui en fait les ont souvent rendues plus difficiles à comprendre¹⁶.

Ce n'est pas son *Art* toutefois, mais son optimisme qui rend parfois l'apologétique de Lulle moins que convaincante. Les infidèles (*stricto sensu*, les hommes sans aucune religion) sont infailliblement convertis par les raisons lulliennes. Dans les romans *Blanquerna* et *Felix* les hommes mauvais ou déraisonnables sont à tout coup convaincus par la bonté et la raison. Comme l'a souligné Alison Peers, la psychologie des romans en souffre¹⁷! Le réalisme pointe quand l'infidèle souligne les différences entre les trois religions qui prétendent le convertir. Lulle connaissait très bien la grande difficulté de convertir les juifs ou les musulmans au christianisme. Dans plusieurs oeuvres il blâme les méthodes couramment employées par des missionnaires. Il est, par exemple, inutile d'argumenter à partir de sources comme le Nouveau Testament ou de décrier

15. *Vita beati Raymundi Lulli*, 5-8, éd. B. de GAIFFIER, *Analecta Bollandiana* 48 (1930), pp. 148 sv.

16. *Ramon Lull...*, pp. 13-18.

17. E. ALLISON PEERS, *Ramon Lull, a biography* (London, 1929), p. 166.

l'Islam comme une religion absurde sans fournir un terme d'alternative raisonnable¹⁸. Comme Lulle le dit dans *Blanquerna*, "ils (les musulmans) n'accepteront pas l'autorité et nous n'avons pas aujourd'hui de miracles". La conversion doit être fondée sur la persuasion, la connaissance, l'étude des coutumes, de la philosophie et des méthodes de raisonnement des peuples non-chrétiens. Lulle était aussi conscient des différences entre les Eglises chrétiennes d'Orient et d'Occident et du danger que présentaient ces différences en Asie où les Mongols hésitaient encore entre l'Islam et le Christianisme. Lulle savait très bien que la conversion des Mongols à l'Islam ferait pencher la balance à l'encontre du Christianisme. Son intérêt pour les Mongols lui a fait effectuer un voyage en Asie Mineure alors qu'il avait presque 70 ans¹⁹.

Blanquerna est l'oeuvre de Lulle qui contient le tableau le plus détaillé qu'il nous ait laissé de la société chrétienne de son temps et de ses plans pour la réformer²⁰.

On pourrait considérer *Blanquerna* comme une étude des solutions optimales aux problèmes d'un monde réel. Il n'y a là aucune tentative de construire une cité idéale, loin du présent dans l'espace ou dans le temps. Et on ne peut pas citer l'oeuvre comme étant en faveur d'une vision romantique du Moyen âge. Le monde que décrit Lulle est présenté d'une façon réaliste, non seulement à cause des scènes de la rue, "filmées" brillamment ici comme dans son autre roman, *Felix*, (activité interminable de procession, de pompe, d'émeute et de vacarme). Dans le monde de Lulle, la plupart des gens sont indifférents à la religion qu'ils professent. Leur château, leurs enfants, ou eux-mêmes constituent leurs vrais dieux (42). Ils sont préoccupés par la recherche des bénéfices, par les négoce, les procès légaux, ou le service des grands (46). C'est un monde hiérarchisé, divisé en "états". Quand le héros du roman rencontre un chevalier qu'il ne connaît pas, "chacun des deux s'informe de l'état de l'autre" (47). Une grande partie de ce monde est accepté par Lulle comme immuable, mais il veut changer l'esprit qui le gouverne.

Une préoccupation relativement à la propriété parcourt ce roman dont la structure est une série de renoncements. (Ce qui ne vaut pas d'être possédé ne vaut pas qu'on y renonce). Il n'est pas surprenant que les personnages mondains qui s'opposent au héros *Blanquerna*, le cellier du monastère où il devient abbé, l'archidiacre du diocèse où il est ensuite évêque, le camérier quand *Blanquerna* est élu pape, exaltent la propriété. Lulle lui-même (qui avait été très bien doté dans le monde avant de l'abandonner) ne doute pas que la propriété soit le grand ressort du monde. Au commencement du roman (1), quand

18. Lulle se réfère probablement à Ramon Martí. Voir *Ramon Lull...*, p. 21.

19. Dans 1302. Voir *Vita*, cc. 34-35.

20. Dans l'exposé suivant je cite entre parenthèses les numéros des chapitres de *Blanquerna*. J'utilise l'édition déjà citée. On peut aussi consulter la traduction anglaise d'E. A. PEERS (London, 1926) et la version médiévale française éditée par A. LLINARÉS (Paris, 1970).

le père très dévot de Blanquerna, Evast, décide de se marier plutôt que de devenir moine, il fait ce choix "parce qu'il devait maintenir la grande maison et continuer les aumônes qu'à faites son père... il était maintenant la tête de sa lignée". Quoiqu'il n'ait pas besoin d'argent, Evast entre dans le commerce (comme le faisaient en effet beaucoup de nobles catalans) pour pouvoir soutenir son "état". La femme d'Evast, Aloma, également dévote, tient comme pour chose évidente que "Dieu donne beaucoup de faveurs et d'honneurs à l'homme quand il lui donne des fils... pour maintenir sa lignée".

Après que Blanquerna s'est retiré du monde, ses parents vendent leur propriété et construisent un hôpital où ils assistent les malades, vivant eux-mêmes des aumônes des autres. Les effets remarquables que cette décision et la vie d'Evast et d'Aloma comme pauvres mendiants ont sur la cité, dépendent de la connaissance que tout le monde a de l'état social et des richesses auxquelles ils ont librement renoncé.

La deuxième partie du roman contient une description d'un monastère (probablement cistercien) où l'abbé est bon mais illettré, et où très peu de moines sont instruits. Les moines, quoique voués à la pauvreté, cherchent à accroître leurs possessions, à attirer un prédicateur bien connu (pour avoir beaucoup de monde au monastère et ainsi plus d'aumônes), et à convaincre le roi de choisir leur abbaye comme lieu de sépulture. Lulle critique les deux premiers désirs des moines mais accepte le dernier. Le monastère du roman aura ainsi des privilèges et des distinctions pareils à ceux qu'ont eu les deux plus importants monastères cisterciens de la Catalogne, Poblet et Santes Creus (57).

D'abbé qu'il était, Blanquerna devient évêque. Il réforme son diocèse comme il a réformé son monastère. Ici encore le monde qu'il faut réformer est présenté d'une manière réaliste. Personne ne doute que l'Eglise doive avoir des possessions —le prince qui supprime les dotations est à juste titre excommunié (70)— mais il faut employer ces possessions surtout pour les pauvres et pour amener la paix entre les factions qui déchirent la cité. A cet effet, l'évêque Blanquerna est prêt à faire présent d'un riche bénéfice au frère d'un des chefs de factions (75).

Dans sa description de la phase papale de la carrière de Blanquerna, Lulle propose des remèdes à la corruption évidente de la Curie de son temps. Il souligne aussi l'importance exagérée du droit canonique par rapport à la théologie (86). Mais, quoique l'excessive centralisation de l'Eglise autour du pape fût déjà vivement critiquée et quoique Lulle lui-même avoue que "partout on disait que le pape et les cardinaux étaient responsables de tout le mal et de toute l'erreur du monde" (94), Lulle ne soulève aucun doute contre le principe de centralisation. Au contraire, il veut la fortifier par un réseau de représentants papaux (en réalité des espions) qui serviraient à informer le pape sur toute chose qui nécessiterait une réforme (79). Dans le roman (distinct en cela de la réalité) le pape lui-même peut être puni s'il le mérite (89). (A cela, on pourra

comparer les idées plus “politiques” de Jean de Paris sur le sujet). C’est peut-être dans cette partie du roman que Lulle se détache plus qu’ailleurs du monde qu’il connaît, même si les plans de croisade du Pape Blanquerna reflètent les projets papaux contemporains et incluent —comme c’était le cas dans la réalité— de “grands dons” (c’est-à-dire des concessions d’impôts) aux rois. C’est à l’endroit des universités que les idées lulliennes paraissent tout à fait impossibles. Il est peu probable, en effet, que les juristes de la fin du XIII^e siècle aient accepté que la science du droit soit réduite “à ses éléments les plus brefs”. (86) Ils auraient tous perdu leur emploi!

Il y avait dans le monde beaucoup de choses que Lulle voulait changer. Le christianisme était devenu —pour citer une image de son *Arbre de Filosofia d’amor*— “une belle église où beaucoup de gens chantent les honneurs de Dieu”²¹, mais où la pensée de la plupart de ces chanteurs se tournait vers d’autres choses que Dieu, vers son dîner, sa maîtresse, un bénéfice qu’ils désiraient, une injure qu’ils voulaient venger. Le christianisme s’était très bien installé dans le monde. Lulle voulait, tant par ses écrits que par sa vie, utiliser des tactiques de “choc” pour le réveiller. Ainsi, dans un monde où le haut clergé aimait collectionner les objets d’art, Lulle représente, dans *Blanquerna*, un cardinal (84) qui ordonne qu’on mette à sac les magasins des joailliers de Rome au moment même où passe dans la rue une procession conduite par le pape lui-même. Dans un monde où la valeur de l’homme est mesurée à ses habits, le même cardinal se met à genoux dans la rue devant une dame qui marchait dans cette procession religieuse et qui s’était habillée pour se faire adorer des hommes mais qui n’aimait pas qu’on le lui dit si ouvertement. Au cœur de l’une des plus grandes époques de l’art gothique, quand on dépensait infiniment plus d’argent pour les cathédrales que pour les missions, Lulle approuve un pèlerin qui détruit un crucifix, car les images scandalisent les musulmans et les juifs et ces âmes valent plus que l’art religieux le plus remarquable.

Il fallait rétablir la vraie signification des valeurs chrétiennes²². Pour démontrer la confusion actuelle des valeurs, Lulle emploie deux personnages dans son roman, le jongleur de *Valor* et “*Ramon lo Foll*”. Avec *lo Foll* nous avons affaire à l’une des plus intéressantes créations littéraires de Lulle. Les interventions du *Foll* attirent l’attention et indiquent les solutions plus radicales aux problèmes. L’idée selon laquelle la sagesse vient d’un bouffon pourrait être considérée comme un exemple extrême d’une tendance qu’on trouve souvent dans le livre, c’est-à-dire l’utilisation des éléments les plus bas de la société pour critiquer —quelquefois avec violence— les vices de leurs supérieurs. Mais les joueurs et les prostituées ou les foules galvanisées par les chanoines activistes de *Blanquerna* constituent simplement un arrière-plan comparés à *Ramon lo*

21. *Arbre de filosofia d’amor* (dans *Obres essencials*, II, Barcelona, 1960, p. 69).

22. Voir E.-W. PLATZECK, *De valore ad mentem b. Raymundi Lulli*. Antonianum, XXX (1955) 151-184.

Foll. On trouve cette idée dans d'autres livres de Lulle, le *Libre d'Amic e Amat* et l'*Arbre de Filosofia d'Amor*, où nous lisons "ceux qui parlent de l'amour comme des fous sont les plus sains". Ce renversement des valeurs courantes correspond dans ses livres à des actions personnelles de Lulle. Le *Foll de Blanquerna* représente Lulle lui-même quand il jeta ses vêtements de courtisan et se mit, selon la *Vita* contemporaine, "un vil habit du drap le plus gros qu'il pouvait trouver", se gagnant ainsi les railleries et la dérision des gens qui l'avaient connu vêtu d'une façon très différente²³.

Un biographe a dit récemment de Lulle qu'il était "incapable de passer à la réalisation"²⁴. Ce jugement paraît sans fondement. Le blâme principal pour l'insuccès relatif des projets de Lulle ne doit pas être mis à son compte. Les difficultés de la politique internationale en furent en grande partie responsables. Les pouvoirs majeurs de l'époque, la France et l'Aragon, ne prenaient pas grand intérêt aux projets missionnaires de Lulle. Ils s'intéressaient plutôt à ses plans de croisade, mais Jacques II d'Aragon était engagé dans une guerre avec Grenade, puis plus tard dans l'acquisition de la Sardaigne, et Philippe le Bel dans sa lutte contre la papauté et les flamands. La papauté, à son tour, était (depuis 1282) engagée dans la guerre contre les Siciliens et l'Aragon et plus tard dans un conflit avec la France. Que Lulle soit arrivé à quelques succès concrets (beaucoup plus que d'autres auteurs contemporains tel Pierre Du Bois) pour de semblables projets est d'autant plus remarquable.

Blanquerna est le livre où l'on voit le plus clairement les idées lulliennes sur la réforme de la société. Doit-il être qualifié d'utopiste et, si oui, dans quel sens du mot?²⁵ Selon Menéndez Pelayo, il n'y a "aucune des réformes de la société ou de l'Eglise proposées par Lulle qui n'eût sa racine dans quelque institution catalane. Lulle ne voulait pas détruire ces institutions mais les faire revivre par l'introduction d'un esprit chrétien, actif et civilisateur"²⁶. Peut-on agréer ce jugement?

Il n'est que de comparer le roman lullien à l'extraordinaire *Libro de Buen Amor* du prêtre castillan Juan Ruiz, archiprêtre de Hita. Le livre de l'archiprêtre est une méditation ironique sur une société qu'il n'a aucun désir de réformer. Lulle médite aussi sur la société qu'il connaît. Il accepte le cadre hiérarchique, les possessions, la propriété, mais pour lui, ce cadre, ces possessions doivent et peuvent être transformés par l'application des idéaux chrétiens.

23. LULLE, *Libre de contemplació*, 10 (*Obres essencials*, II, p. 123).

24. LLINARÈS, p. 158.

25. Je cite, de mémoire, une phrase du R. P. Georges M. de Durand, parlant des *Lois de Platon* dans sa conférence au colloque, "De Platon à Saint-Augustin": "s'il est utopique, c'est dans le sens où il condamne une série de choses existantes".

26. M. MENENDEZ PELAYO, *Orígenes de la Novela*, I (Madrid, 1943), 120.

Les paysans rognent les propriétés monastiques; les bergers séduisent les femmes de leurs compagnons; les marchands de draps font assombrir leur magasin pour dissimuler la pauvre qualité de leurs marchandises; les chanoines amassent le grain pour acheter un château à leurs neveux; les hommes et les femmes s'habillent de leurs meilleurs vêtements pour aller à la Messe, afin d'impressionner les autres plutôt que prier Dieu²⁷. On pourrait facilement trouver dans les documents de l'époque des cas similaires. Mais Lulle croyait que ces gens pouvaient être transformés par la représentation imaginaire et l'acceptation des idéaux chrétiens, surtout les idéaux franciscains quant à la pauvreté. Si l'on croit que cette transformation était utopique —en ce sens que les solutions lulliennes n'avaient aucun rapport avec les réalités du XIIIe siècle, on oublie non seulement l'effet qu'a eu le mouvement franciscain sur des milliers de vies individuelles mais aussi l'application concrète des idéaux chrétiens à la société en général.

On pourra citer (dans les documents espagnols de l'époque), la création des avocats pour la défense des pauvres, le lois interdisant la saisie des boeufs de labour des paysans pour dettes ou impôts, la multiplication des hôpitaux, soutenus par des confréries laïques, les lois contre le faste dans les mariages ou le deuil, les missions de pacification entre les factions citadines exécutées par des frères-mendiants²⁸. Toutes ces choses apparaissent dans *Blanquerna*, dans la plupart des cas avant la création de l'institution correspondante. Le document valencien du XIVe siècle qui nous peint une foule autour de la victime d'un assassinat le suppliant de pardonner à son meurtrier de façon à ce que le Christ lui pardonne, paraît même surpasser dans *Blanquerna* l'homme qui, blessé à mort, "louait Dieu et avait patience"²⁹. L'aspect de plus révolutionnaire de *Blanquerna* —l'alliance que le roman esquisse entre le clergé et

27. *Blanquerna*, 63, 66, 76, 69, 71.

28. Voir mon *Spanish Kingdoms*, 2 volumes (Oxford, 1976-78): I, 151, 292 sv., 81, II, 110, 123.

29. *Blanquerna*, 83. Voir le cas cité dans *Spanish Kingdoms*, I, 152.

les foules mécontentes des cités— ne s'est pas systématiquement concrétisée à l'époque de Lulle, et seulement d'une façon qu'il aurait désapprouvée un siècle plus tard, dans les émeutes anti-juives de 1391 commencées à Séville par les sermons d'un archidiacre³⁰. Mais des changements graduels dans les institutions et dans les vies individuelles révèlent une influence profonde et extensive des idéaux préconisés par Lulle³¹.

J. N. HILLGARTH

Pontifical Institute of Mediaeval Studies, Toronto

30. *Spanish Kingdoms*, II, 138 sv.

31. Ma participation au colloque m'a suggéré plusieurs thèmes à étudier. Je crois utile de citer trois des plus considérables. L'idéologie de la courtoisie, dont on a parlé au colloque, spécialement dans la conférence de Marie-Louise Ollier, a beaucoup affecté Lulle, chevalier devenu prophète. On pourra citer non seulement son *Libre qui és de l'Ordre de Cavalleria* (dans *Obres essencials*, I) mais plusieurs passages de *Blanquerna* (e.g. 47, 50), et d'autres livres encore. L'idée du *Foll* a peut-être quelques rapports avec le personnage de Perceval-Parzival. Il faudra étudier les relations entre les romans lulliens et les romans français. Les premiers étaient écrits en partie comme des antidotes aux romans de l'époque; ils étaient traduits très rapidement en français (voir *Ramon Lull...*, pp. 153 sv.). En même temps, il faudra réexaminer les relations de Lulle non seulement avec les Spirituels mais avec tout le courant de pensée qui dérive de Joachim de Fiore. Opposition à la scolastique, espérance d'un pape angélique, réforme de l'Eglise, utopie de progrès, toutes ces idées qu'a évoquées le rév. Père Yvon D. Gélinas dans son exposé sur Joachim, sont de première importance si on considère Lulle. Finalement, il est évident qu'une comparaison avec Dante s'impose. Voir l'exposé du professeur Guy H. Allard.